

**L**A MARQUISE DE FONTENILLES n'en finissait pas de la faire attendre dans cette antichambre aux allures de bonbonnière. Érodée par l'impatience et la nervosité, l'assurance de Violaine de Raezal s'effritait. Elle espérait tant de cette entrevue ! La marquise était un des sphinx de dentelle vêtus qui gardaient les portes du Bazar de la Charité. Sans son accord, la comtesse de Raezal avait peu de chances d'y obtenir une place de vendeuse. Elle était consciente que le mystère auréolant son passé ne plaidait pas en sa faveur et que le nom de son mari avait perdu de sa puissance depuis que Gabriel n'était plus là pour veiller sur elle. Désormais, lorsqu'on recevait la comtesse de Raezal, les arrière-pensées affleuraient à la surface de la plus exquise politesse. Treize ans durant, Gabriel de Raezal avait dispersé ces arrière-pensées de son regard perçant. Mais voilà qu'elles ressurgissaient, enhardies par sa disparition.

Elle fit quelques pas jusqu'à la fenêtre, jetant un regard rêveur sur le boulevard Saint-Germain – dont le tumulte faiblissait comme par correction avant d'atteindre les fenêtres de l'hôtel de Fontenilles –, et questionna son obstination à vouloir participer à la plus mondaine des ventes de charité de Paris. Ne pouvait-elle porter secours aux pauvres d'une manière moins exposée ? Peut-être se laissait-elle guider par de mauvaises raisons. Depuis que sa belle-fille avait prophétisé qu'on ne l'accepterait jamais parmi les vendeuses du Bazar, ajoutant qu'elle souhaitait lui épargner l'humiliation d'un rejet, Violaine sentait protester son orgueil. Savourant la cruauté de l'insinuation, Léonce d'Ambronay l'avait dévisagée de ce beau regard bleu qu'elle tenait de son père, un sourire en suspens sur ses lèvres en bouton de rose. Peut-être avait-elle joué de ses relations du faubourg Saint-Germain pour s'assurer que sa belle-mère trouverait porte close. Après tout, elle dînait fréquemment chez la marquise, même si son deuil l'empêchait cette année de participer à la saison comme elle l'eût souhaité.

À l'entrée du valet en livrée, la comtesse de Raezal, élégante et menue dans cette robe noire qui rehaussait la couleur de miel de son chignon natté, tressaillit et se tourna vers la porte. Elle était encore assez jeune pour que sa beauté ne heurtât pas le regard comme une inconvenance. Assez jeune pour que son veuvage constituât une menace aux yeux des autres femmes, et que cette crainte vînt réveiller certaines rumeurs qu'on avait fait mine d'oublier.

Le valet de pied la conduisit dans le salon où l'attendait Mme la marquise, refermant délicatement les portes derrière lui pour les laisser en tête à tête.

– Chère madame, veuillez m'excuser pour ce contretemps, lui dit Pauline de Fontenilles avec cette grâce mondaine qui avait forgé sa réputation. Asseyez-vous, je vous en prie.

– Je vous remercie, chère madame, d'avoir pris la peine de me recevoir alors que nous ne nous connaissons pas.

Le rêva-t-elle, ce petit éclair dans les yeux de la marquise qui semblait dire : « Oh mais si, je vous connais ? » Bien sûr, elles s'étaient déjà croisées à la saison des bals, silhouettes virevoltantes et décolletées laissant dans leur sillage quelques effluves de poudre de riz mêlés aux arômes d'essences subtiles et raffinées. Mais elles n'avaient jamais été présentées. Ce qui, en ce monde, suffisait à créer la distance.

– J'ai appris pour votre époux, dit la marquise, et je vous adresse mes sincères condoléances dans le deuil qui vous frappe... Il est des moments où le Seigneur nous éprouve sans merci, n'est-ce pas ? Peut-Il nous atteindre plus durement qu'en nous enlevant ceux que nous aimons ? ajouta-t-elle avec une compassion qui semblait s'adresser avant tout à elle-même.

Il était de notoriété publique que la marquise de Fontenilles n'avait pas été épargnée par Dieu. La fièvre typhoïde lui avait ravi deux enfants quelques années plus tôt.

– Sans doute, répondit Violaine d'une voix douce, étions-nous trop contentes de notre sort, au chaud dans l'amour de nos proches... La leçon n'en est que plus douloureuse. Je ne vous cacherais pas, madame, que depuis le départ de mon mari je ressens la nécessité d'être utile. Je brûle du désir de me consacrer à des œuvres de charité, en mémoire de Gabriel qui était un homme très généreux.

De nouveau cet éclair insaisissable dans les yeux verts de la marquise... L'imaginait-elle ?

– Cette décision vous honore, madame, répondit son hôtesse avec un sourire d'encouragement, jouant machinalement avec la pierre d'un camée épinglé à son corsage de soie froncée. Dieu sait que nous manquons de bras et de volontés pour porter secours à tous les malheureux. Et où souhaiteriez-vous commencer à nous aider ? Avez-vous élu une œuvre en particulier ?

Nous y voilà, songea Violaine, qui s'efforça d'avoir l'air détaché à l'instant de formuler la requête qui l'avait conduite ici.

– J'aimerais commencer par tenir un comptoir au Bazar de la Charité, dans quelques semaines. Le choix de l'œuvre m'est indifférent.

Cette fois elle ne s'imaginait rien, l'éclair s'était attardé davantage dans les yeux de Pauline de Fontenilles. Il y avait de la colère dans cet œil vert voilé, Violaine venait de s'engager sur une voie défendue sans respect de l'étiquette.

– Pourquoi le Bazar de la Charité ? J'avoue, souligna la marquise, que je m'interroge sur un tel choix. Il serait opportun de commencer par agir plus modestement, dans une de nos œuvres. Nos vendeuses ont déjà une longue expérience de dames patronnesses, et au Bazar les places sont chères, si je puis m'exprimer avec franchise.

Cette phrase contenait un mensonge et une vérité. S'il était vrai que beaucoup des vendeuses illustres du Bazar œuvraient depuis des années pour les organismes de charité de Paris, la comtesse de Raezal savait que son nom seul eût suffi à l'introduire dans ce cénacle. Il y avait autre chose. Quelles insinuations avait-on rapportées à la marquise ? De quels murmures avertis, de quelles rumeurs vipérines avaient bourdonné les salons, les salles de bal et les boudoirs ?

– Eh bien... je comprends votre hésitation, répondit Violaine. J'ai bien sûr l'intention d'œuvrer aussi sur le terrain. Le Bazar de la Charité est pour moi l'occasion d'inaugurer cette nouvelle vie au service des pauvres. Voyez-vous, Gabriel et moi sommes allés y faire des emplettes l'année dernière et il m'a confié ce jour-là qu'il aimerait me voir participer à une si noble entreprise. Réaliser ce vœu cette année, alors qu'il vient de me quitter, aurait pour moi valeur d'hommage.

Elle mentait en partie. Son mari et elle s'étaient bien rendus au Bazar, mais ce n'étaient pas les bienfaits religieux de cette vente de charité mondaine qui avaient séduit Gabriel. C'était l'aura de vertu aristocratique qui se dégageait de toute cette opération juteuse créée quelques années plus tôt par Henri Blount avec l'aide du baron de Mackau : réunir la plupart des œuvres de charité au même endroit durant quelques semaines, au printemps, et en faire un des rendez-vous les plus courus de la saison en installant la fine fleur de la noblesse française derrière des comptoirs comme de simples vendeuses. Le Tout-Paris défilait pour acheter une babiole à ces commerçantes du Gotha. Et Gabriel avait songé tout haut que cette carte de visite ne serait pas de trop pour sa bien-aimée. Un pas de plus vers la respectabilité, si longue à venir dans un milieu qui fermait les yeux sur bien des scandales privés ou politiques, mais se montrait sans pitié envers les jeunes filles soupçonnées d'avoir déchu. Nul n'était besoin d'établir la preuve du forfait, le soupçon tenait lieu de marque au fer rouge que la plus fine dentelle, la broderie la plus ouvragée, la plus étincelante parure de diamants d'une comtesse chrétiennement mariée ne pourraient jamais cacher.

– Vous savez, avait-il insisté comme elle protestait, arguant qu'elle n'avait pas besoin de l'estime de ces gens, un jour je ne serai plus là et vous serez seule. Ce sont des loups, tous autant qu'ils sont. S'ils vous considèrent comme une des leurs, ils vous protégeront.

Le mal qui allait emporter Gabriel progressait. La douleur dans son corps lui soufflait que la fin de sa vie approchait, et il se faisait du souci pour Violaine. Il était conscient que ses enfants ne seraient pas un recours pour sa jeune épouse. Ils ne l'avaient jamais aimée et, à sa mort, elle deviendrait une concurrente dans la succession. Violaine, qui savait que l'angoisse de la laisser sans défense le rongerait, tenait à ce qu'il quittât ce monde en paix.

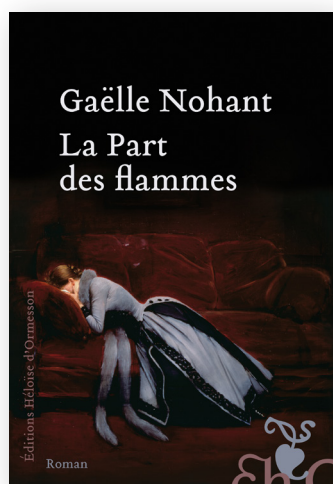
– D'accord, mon bien-aimé, je ferai ce qu'il faut pour être acceptée par les loups du faubourg Saint-Germain, lui avait-elle murmuré en l'embrassant près de l'oreille.

Voilà qui semblait moins facile aujourd'hui, face à cette ravissante marquise qui n'avait jamais eu à s'inquiéter pour son avenir, passant de la protection de ses parents à la générosité d'un mari titré et fortuné. Pauline de Fontenilles n'avait jamais tremblé de faim ni de froid, n'avait jamais redouté d'être sans ressources, de se retrouver seule au monde. Elle s'occupait de charité parce que c'était ce que faisaient les femmes de son monde, et que cela lui donnait le sentiment d'être une meilleure personne. Et peut-être l'était-elle, de donner ainsi de son temps dans les hôpitaux, visitant les gourbis où de pauvres hères retournés à l'état de bêtes fixaient de leurs yeux hagards cette bonne fée qui leur donnait à boire et à manger avec des mains gantées de chevreau.

– Madame, j'ai compris que le Bazar de la Charité est un symbole qui vous tient à cœur, et croyez que je voudrais pouvoir accéder à votre demande, lui répondit la marquise de Fontenilles avec une fermeté courtoise. Mais vous n'êtes pas sans savoir que le nombre de comptoirs y est fixé une fois pour toutes. Cette année, nous déménageons rue Jean-Goujon, dans un entrepôt tout neuf mais qui, hélas, n'est pas extensible. Nous n'y pouvons aligner qu'une vingtaine de comptoirs, et nous avons déjà trop de vendeuses. Je crains de ne pouvoir vous obliger. En revanche, si vous voulez que je vous introduise dans une de nos œuvres, ce sera bien volontiers, usez de mon nom sans hésitation! Je m'occupe pour ma part de trois œuvres différentes dans Paris, et mon carnet de relations vous en ouvrira une bonne trentaine. Le choix est large! ajouta-t-elle, enrobant d'un sourire la giflette de son refus.

– Je n'hésiterai pas à user de votre nom, madame, répondit Violaine dont le regard s'était voilé de tristesse. Mais je me permets, au risque de vous importuner, de vous demander de réfléchir encore à ma requête. Il me semble que je le dois à mon époux. Puis-je espérer que s'il y avait un désistement, vous auriez la bonté de penser à moi?

– À votre place, répondit la marquise derrière ce masque mondain que l'agacement commençait à fendiller, je n'y compterais pas trop. Nous n'avons jamais eu tant d'œuvres de charité dans Paris, et il faudrait s'en réjouir si le nombre de pauvres ne subissait la même inflation. Et même sur ce terrain où la concurrence ne devrait pas exister, elle existe. Les places sont chères... J'ai dû refuser, hier, les filles d'une de mes amies. La sainte œuvre de M. Blount est victime de son succès!



Gaëlle Nohant, *La Part des flammes*  
Roman

496 pages | 22 € | ISBN 978-2-35087-310-7

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)